

JOURNAL QUOTIDIEN

Editeurs-Propriétaires, - - LOUIS PERRAULT & Cie

Genilleton du Pa
LE DOSSIER No. 113
LE DRAME

(SUITE.)

Elle ouvrit ses bras et Raul précipita en disant d'une voix forte :

— Ma mère ! ma mère ! méchante pour ce bonhomme !

C'était vrai, cependant. Ce fils ne l'avait jamais vu. Malgré ses larmes on l'avait en sans même lui permettre de brasser, et ce baiser qu'elle venait de donner était le premier.

Après tant et de si cruelles aises, trouver cette joie immense, trop de bonheur.

Mme Favrel s'était laissée toiser sur un fauteuil, et, plongée dans une détente réelle, elle commença avidement Raul, qui s'était noué à ses pieds.

Combien il lui paraissait être pauvre abandonné ! Il avait rayonné toute beauté des enfants, tout dont la physiognomie exprimait un relief des fécundités d'âme.

De la main, elle l'appuyait sur ses deux bras fins et ondes, et mirait son front blanc et pur et celui d'une jeune fille, ses grands tremblants, et elle avait soif de vres si rouges.

— Où mène, disait-il, je ne sais où, ces basses en ce moment, car, moi, qu'il avait ordonné de

deux, à toi et à ce noble Gaston Clameran, mon père. Va! quand dit à son frère de s'adresser à n'avait plus sa pleine raison. Je connaissais bien, et depuis longtemps, que mon père nous avait roder autour de ton hôtel et que nous l'avions aperçue, nous deux, très heureux. Tu passais, et moi de dire : « Voici ta mère, Raoul ! » Et c'était notre joie. Quand nous saurions que tu devais le rendre à quelque chose, nous venions à la porte pour le percevoir belle et parée. Que de l'hiver, j'ai luté de vitesse avec des chevaux de ta voiture pour t'adieu plus longtemps.

Ces larmes, les plus douces de la nuit versées de sa vue, inondant l'usage de Mlle Fauriol.

Le soir même, il y avait un bal chez à son oreille de célestes harmonies.

Cette voix lui rappelait cet Gaston, et elle lui rendait les frissons et l'éclaircie des sensations de sa jeunesse.

Où, en l'adorant, elle retrouvait l'enchantement des premières lettres, les tracasements de son cœur encore vierge, le trouble mystérieux des sens.

Entre le moment où, son frère s'était abandonné, frémissant dans les bras de Gaston, à l'heure présente, se soulevait qu'il avait vu André, sous deux fils, Madeleine

ton de tendresse.

Raoul, cependant, continuait :

— C'est hier seulement que je t'ai vu, mon oncle était allé à la messe, et moi, j'étais allé à la messe des misères de la classe. A quel bon ? Je suis sûr, c'est vrai, très-pauvre ; mais lui, non ! m'épouvante pas, je la connais mes bras et mon intelligence, c'est quoi vivre. Tu es très-riche, c'est-à-dire que cela ne fait ? Tu n'as rien de plus à me proposer, donne-moi un peu de ton cœur et moi-même je t'en donnerai. Tu ne me fais pas moi-même t'aimer. Promets-moi de me le premier baiser ne sera pas le dernier. Tu n'as rien de plus à me proposer, la personne ne saurait rien ; sois certaine, je saurai bien acheter ton cœur.

Mme Faveux avait pu redire ce fait ! Ah combien elle se le rappelle ! Combien elle se reproche aussi de n'avoir pas plus tôt vu devant de lui.

Elle l'interrogeait, ce fils, elle l'aimait, elle se disait, savoir comment il avait vécu, ce qu'il avait fait.

Il n'avait rien à lui cacher, d'instinct sa conscience avait été celle de tous les enfants des pauvres.

La fermière à qui on l'avait confié lui avait toujours témoigné une confiance et une affection. Même, lui trouvant une certaine éducation intelligente, elle lui plaisait à lui-même, elle se sentait digne de lui.

A seize ans, on l'avait placé chez un banquier, et là force de travail lui manquait à gagner son pain, qu'il avait dû se faire lui-même. Il avait dit : « Je suis ton père, » et vraiment.

Depuis, rien n'avait manqué de bonheur, rien que la tendresse des mères. Il n'avait vraiment songé à rien en sa vie, le jour où il était de Clamart, son père, était mort entre ses bras.

— Mais maintenant, disait-il, tu oublies tout. Aije été malheureux de n'en sans plus rien, puisque vous, puisque je t'aime.

— Tu ne passais qu'une heure s'en apercevait pas, Raoul, heu, heu, mentait-veillait.

— Sept heures ! s'écria-t-il coup.

Cette exclamation ramena à l'esprit de Mme Favrel au sentiment de réalité. Sept heures ! Son aïeul si longue sans peut-être remarquer.

— Te rerais-je, ma mère ? dit Raoul au moment où ils se raient.

Oh oui, répondit-elle avec une telle d'une tendresse folle, tous les jours, demain...

C'était, depuis qu'elle était mit la première fois que Mme Favrel s'apercevait qu'elle n'était pas une mère, mais une mère, et qu'elle encore elle n'avait eu occasion de souhaiter une liberté sans contrainte.

C'est son âme même qu'elle dans cette chambre de l'hôtel du jour, on elle avait retrouvé, elle, qui lui faisait l'abandonnée était condamnée à cet intolérable rôle de composer son visage,

cher cet événement immense qui bouleversait sa vie.

Ayant eu quelque peine à se procurer un flacon pour le retour, il était plus tard qu'il ne fallait et l'heure d'aller à la messe s'élevait. Il attendit pour se mettre à table.

M. Fauvel l'ayant plaisanté de retard, elle le trouva communi, vaillant et même un peu naïf. Telle son air devint sous ses soudaines de passion, qu'elle le regarda avec une pitié pour cette confiance sans bornes qu'il avait en elle.

Et c'est avec un calme imperturbable, sans trouble, presque sans effort que M. l'ordinaire si craintive, elle répondit à toutes les questions.

Si enivrantes avaient été ses sensations près de Raoul, que dans son délire, elle était incapable de rien dire, de rien révéler au-delà du roman de ces émoions délicieuses.

Plus d'épouse dévouée, plus de mère de famille incomparable. C'est ainsi que elle s'était attachée à lui, deux fois. Ils avaient toujours été heureux et amis, eux, ils avaient été jaloux et ennemis. Mais elle aimait l'autre, l'autre!... Quelles compensations ne lui devait-elle pas!

Encore un pen, et, dans son aveuglement, elle eût rendu les sentiments respectueux des misères de Raoul. Elle n'eût nul remords, aucun frein de conscience, nulle appréhension des événements. Sa folie était complète. L'avenir, pour elle, était le lendemain; l'éternité, les siècles, heures qui la séparaient d'une nuit, elle ne les sentait pas. Et tout lui paraissait être l'abolition du temps, et aussi bien que du présent.

Mais elle regretta d'être mariée. Libre, elle eût pu se consacrer tout entière à Raoul. Elle était riche, mais c'est avec bonheur qu'elle entendait son luxe pour la pauvre aveugle lui.

Ni son mari, ni ses fils ne soupçonnaient jamais les pensées qu'elle nourrissait, elle était tranquille de ce côté, mais elle redoutait sa niece.

Un jour, elle fut surprise de rentrer, Madeleine avait arrêté ses regards singuliers. Se doutait-elle donc de quelque chose? Elle avait passé plusieurs jours poursuivie de questions étranges. Il fallait qu'elle fût inquiète changée en une sorte de haine l'affection qu'avait Madeleine pour sa fille d'adoption.

« Elle si bonne, si aimante, elle se repent de l'avoir recueillie et de s'être attachée à elle, car elle est devenue si dévorée, se demandait-elle, à cette sollicitude inquiète du dévouement, cette pénétration d'une jeune fille qui s'était habituée à suivre ses pas, visages de la trace de ses plus fugitives émotions.

C'est avec une indicible joie qu'elle découvrit un moyen à sa portée.

Depuis deux ans bientôt, il était question d'un mariage entre Madeleine et le caissier de la maison, Prosper Bertonny, le protégé du banquier, Monsieur de Clameran. Comment ne pas capter de cette union et à la presse, autant que possible.

Madeleine mariée irait habiter avec son mari et lui laisserait la libre disposition de ses journées.

Pour lui-même, elle osa parler de son projet à son père, et, par sa simplicité dont elle eût été incapable quelques jours plus tôt, elle arracha le dernier mot de Madeleine.

— Ah! c'est ainsi, ma chère Madeleine, disait-elle gaiement, qu'on vous permettez de choisir entre tous vos soupirants sans ma permission?

— Mais ma bonne tante, il me semble...

— Quoi? que je devais deviner, c'est ce que j'ai fait.

— Mais non, mon père, dit-elle, ajoutant d'un ton de reproche, comment cela étant, il ne reste plus qu'à obtenir le consentement de monsieur Prosper. Le donnera-t-il?

— Lui! ma tante. Ah! si l'avais demandé!

— Ah! vraiment tu, sais cela, ma chère tante, ma niece?

Intimide, confuse, toute rouge, Madeleine baissa la tête. Mme Fauvel l'attrista vers elle:

— Chère enfant, poursuivait-elle, sa plus douce voix, pourquoi crains-tu? Ne vois-tu pas, devine, toi seule, que depuis long temps, nous sommes le nôtre? Prosper serait-il capable de notre foyer comme si l'enfant de la famille, s'il n'était d'avance agréé par ton oncle et par moi?

Un peu pour cacher sa joie, peut-être, Madeleine se jeta au cou de sa tante en murmurant:

— Merci! oh! merci, tu es bonne, tu m'aimes...

De son côté, Mme Fauvel se disait:

— Je vais, sans retard, engager Auclair à encourager Prosper; avant deux mois ces enfants peuvent être mariés.

Malheureusement, emporté dans tourbillon d'une passion qui ne le laissait pas une minute de réflexion, elle remit ce projet.

Le soir même, au Grand du Louvre, où de Raoul, une partie de ses journées, elle ne cessait de rêver aux moyens de lui préparer une position et de lui assurer une fortune indépendante.

Elle n'avait encore osé lui parler rien.

Il mesura qu'elle le connaissait mieux, qu'il se livrait davantage, et croyait découvrir en lui tout le noblesse orgueil de son père et des fiertés susceptibles, quelle tremblait d'être repoussée.

Soudainement elle se demanda si elle consentirait jamais d'accepter d'elle la moindre des choses.

Au plus fort de ses hésitations, marquis Louis de Clameran vint à secourir.

« Elle avait, nous disaient, depuis longtemps l'honneur d'être connue de la répulsion première succédait une secrète sympathie. Elle l'aimait point tout l'affection qu'il témoignait à son fils.

Si Raoul, insouciant comme il l'est, ne l'eût jamais vue, de la même manière, Louis, cet homme de tant d'orgueil, paraissait vivement préoccupé du sort de son neveu.

C'est pourquoi, un jour, après

